

# motel valparaiso

PHILIPPE CASTELNEAU

|asphalte|

Philippe Castelneau

Motel Valparaiso

ASPHALTE

*« Les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre.*

*– Moi, je n'ai ni désirs, ni peurs, déclara le Khan, et mes rêves sont composés soit par mon esprit soit par le hasard. »*

Italo Calvino

*« Personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir ou ne meurt que pour renaître. »*

Marguerite Yourcenar

*La route est sans fin. Trois cent vingt mille kilomètres carrés de zones arides. Trois États et deux pays. L'Arizona, la Californie et le Sonora ; les États-Unis et le Mexique : contrairement aux hommes, le désert se moque des frontières. Quelque chose apparaît au loin qui pourrait être une ville. Une cité fantôme. Un mirage. Le bus roule et la ville recule toujours plus. Quand on traverse de telles étendues, l'horizon semble indépassable. 42 °C dehors et 19 °C à l'intérieur du bus. J'ai froid. Dehors, des hommes meurent à cause de la chaleur. La déshydratation est la principale cause de mortalité. Des corps gisent loin des regards. Des migrants mexicains momifiés par le soleil, squelettes à moitié cachés sous les dunes. Deux cents corps retrouvés chaque année ; on ne sait pas combien d'autres enterrés sous le sable. Le bus avance et la ville recule encore, oasis moderne impossible à atteindre. Mes yeux se ferment.*

*J'ouvre les yeux, nous finissons de traverser la ville. Je me suis endormi, une heure, une minute, je ne sais pas. Le bus roule maintenant trop vite. Midi au soleil. Les rues sont vides. Les volets fermés. Déjà, le désert nous avale. J'aperçois une fenêtre restée ouverte. Une silhouette. Une femme, très belle. Elle me fait signe. Je crois qu'elle m'a fait signe. Impossible de le dire avec certitude : elle disparaît, elle a disparu avec la ville. Je me retourne, il n'y a rien ni personne : du sable à perte de vue. Du sable et des dunes. Et la route. La route sans fin.*

*On a parfois le désir d'une ville. D'autres fois, cette ville nous désespère au point de nous en éloigner. Quand on traverse le désert en voiture, il y a toujours dans le lointain, posé sur l'horizon, un point précis, lieu fantasmé, qu'on devine sans jamais le rejoindre. Je roule depuis des heures. Ma tête est lourde : ici, les ciels d'été sont un enfer. Il me semble soudain me souvenir d'une femme que j'avais oubliée, du vent dans ses cheveux. Peut-être que je l'invente. Là, dans cette ville au loin, me dis-je, je pourrais m'arrêter. Là-bas, cette femme que j'invente peut-être, peut-être qu'elle m'attend. Lorsque je quitte enfin la route, le soir a fini par tomber. Dehors, des gens dansent au son du chant des dunes dans les lumières scintillantes de la nuit. Ils dansent jusqu'au réveil des morts. Je les regarde faire, et je laisse faire le temps.*

« Le désert, fils : sécheresse atmosphérique, températures élevées, vents violents. Pour survivre ici, il faut s'adapter. Tu observes la nature et tu suis son exemple, sinon tu crèves. Les plantes, pour résister, s'enracinent en profondeur ou se répandent à la surface du sol... Moi, j'ai choisi l'enracinement : j'suis pas du genre à m'étaler. »

Il m'a dit ça sans sourire.

« Toutefois, il a repris, les racines se livrent une lutte sans merci pour se garantir l'accès aux ressources hydriques, et c'est pourquoi les plantes maintiennent entre elles une certaine distance... Je fais la même chose, tu vois ? Je vis seul, hors de la ville... J'ai comme qui dirait mis un peu d'espace entre moi et mes semblables. »

J'ai acquiescé. Ce que je voulais, c'était une chambre, pas un sermon.

« Cela dit, a poursuivi le Vieux en se grattant la tête, dans le désert on trouve aussi des plantes qui n'apparaissent que lorsqu'il pleut, et leur cycle de vie ne dure que quelques jours. Les hommes, pareil, beaucoup ne font que passer. Ils s'arrêtent au motel une nuit ou deux, avant de repartir. Bonjour bonsoir, et ils disparaissent. Ça me va... Avant toi, fils, j'ai vu personne en huit semaines. Mais allez, j'arrête de radoter, sinon tu vas finir par croire que j'veux causer. Rien de tel, tu peux m'croire. Je pose le décor, c'est tout... Bon, tu veux toujours une chambre ? Chez moi, les chambres, c'est à la nuit, jamais plus : j'voudrais pas encourager la sédentarité... Tu paies au jour le jour, et tu pars quand tu veux. »

J'ai signé le registre, empoché ma clé et je suis retourné à ma voiture prendre mes affaires. Un panneau en bois portant l'inscription *Vacancy* grinçait mollement sous l'enseigne du motel, à l'entrée du parking. Comme je m'éloignais pour rejoindre ma chambre, j'ai entendu des pas derrière moi. Me retournant, j'ai vu le Vieux qui changeait l'affichage : *No vacancy. Complet ? Tu parles !*

J'ai contourné la piscine, vide depuis longtemps – la céramique autrefois bleue, blanchie par le soleil, les carreaux fendus et disjoints d'où surgissaient par endroits de maigres touffes vert pâle, la nature s'imaginant peut-être que l'eau finirait par revenir. Le bâtiment, d'un seul niveau, formait un L autour du bassin, avec devant chacune des cinq chambres une place pour se garer. Une salle de bain minuscule,

un lit double, une télévision, une table de nuit avec une bible dans le tiroir et un dépliant publicitaire vantant les mérites d'un avocat véreux. J'étais paré pour rester un bout de temps au motel Valparaiso, n'en déplaise au Vieux.

J'ai ouvert ma valise, installé mon ordinateur portable sur la petite table devant la fenêtre. J'ai déplié quelques vêtements propres que j'ai mis sur des cintres, emporté mon nécessaire de toilette dans la salle de bain. Une douche rapide, et je suis allé m'allonger un moment sur le lit. J'avais quitté la France deux mois auparavant. Deux mois que je me laissais porter d'un lieu à l'autre, sans trop réfléchir. Je cherchais quelque chose, je ne savais pas quoi : je le saurai quand je tomberai dessus, me disais-je. Et pour la première fois, il me semblait instinctivement avoir trouvé à Cevola, sinon ce que je cherchais, au moins un coin où me poser.

J'étais déjà venu ici – en Amérique, je veux dire –, des années auparavant. J'y avais vécu deux ans. J'y étais tombé amoureux. J'avais dû repartir, le cœur défait.

Et puis la vie avait repris son cours en France. Je voulais devenir écrivain. J'ai commencé à écrire des nouvelles, que j'envoyais à des revues. De loin en loin, certaines étaient publiées. J'habitais en province, j'ai décroché un poste à la rédaction du journal régional. J'avais un carnet noir dans la poche de ma veste, un stylo, un dictaphone. Je me faisais l'effet d'être un journaliste à l'ancienne, en piste pour le prix Albert-Londres – peu importait si je couvrais d'abord les inaugurations de monuments aux morts et des maisons pour tous. J'étais journaliste : j'écrivais. Je publiais des nouvelles : j'étais écrivain.

J'ai rencontré une femme. Elle était pianiste, elle composait des chansons. Camille avait du talent, une jolie voix, et elle croyait en sa bonne étoile. Je l'aimais bien, j'ai cru que je l'aimais vraiment. Elle m'aimait bien aussi : bientôt nous avons pris un appartement, une auto, un crédit. Nous étions jeunes et nous étions bohèmes. Un couple d'artistes, à l'aube d'une vie glorieuse. Les mois ont passé, qui ont fait des années. Le canapé du salon s'affaissait, la peinture aux murs de l'appartement s'écaillait. La voiture ne quittait plus le garage et le banquier appelait un jour sur deux. Notre couple se délitait.

Au mitan de nos vies, Camille donnait des cours de solfège à des enfants dissipés, et personne à part moi n'avait jamais encore fredonné ses chansons. Je pissais de la copie pour un quotidien au

bord du dépôt de bilan. Je n'avais pas écrit une ligne du grand roman que je disais porter. Nos espoirs se transformaient en regrets, nos déceptions en aigreur. Nous étions devenus l'un pour l'autre la raison de notre échec. Notre relation était toxique ; nous nous y complaisions pourtant.

Un soir que j'étais seul, en rangeant mon bureau, je suis tombé sur une photo de la jeune femme que j'avais aimée quand je vivais aux États-Unis.

Elizabeth. Je croyais avoir enterré son souvenir dans un recouin obscur de ma mémoire, comme j'avais enfoui la photo dans mes vieux papiers ; j'ai été pris d'une tristesse infinie, je ne m'y attendais pas. À quoi pensait Elizabeth à cet instant ? Souffrait-elle quand elle pensait à moi, comme je souffrais tout à coup ? Les souvenirs affluaient... Je sais ce qu'elle aime et ce qui lui déplaît, me suis-je dit. Je sais comment elle dort. Je sais l'odeur et le goût de sa peau... Je croyais sentir ma main sur son ventre. Je me souvenais de mes lèvres sur les siennes. Une chape de plomb s'est abattue sur moi. Trop de temps avait passé. Mes souvenirs étaient des leurres : je ne savais plus rien. Pas même où elle vivait. Je ne sais plus ce qui la fait rire aujourd'hui, ai-je pensé, mais peut-être pleure-t-elle encore lorsqu'elle pense à moi ?

J'ai entendu une clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. J'ai rangé hâtivement la photo, remisé mes souvenirs et je suis allé embrasser celle qui partageait ma vie. Je m'en voulais de cette infidélité, en quelque sorte. Camille s'est montrée surprise de mon empressement. Nous avons fait l'amour avec passion.

Les jours suivants, j'ai à peu près oublié cette histoire. Des élections locales avaient lieu, qui allaient m'occuper pleinement. Un jeune homme sorti de nulle part était sur le point de remporter la mairie. Personne n'avait parié sur lui. Son programme tenait en un point : une lutte sans merci contre le réchauffement climatique, à l'échelle locale. Je le suivais depuis le début de sa campagne, il m'avait pris en sympathie : j'étais soudain au cœur de l'action. Les rédactions nationales m'appelaient, on me voyait brièvement dans certaines émissions télévisées. Je me laissais griser : le succès, enfin ! Et tant pis si c'était par procuration.

Mon candidat a finalement été battu. Je suis retourné aux affaires courantes, auréolé d'un certain prestige. En quelques semaines, j'avais remis notre journal sur le devant de la scène. J'avais acquis une solide réputation au sein de l'équipe. Je n'avais pas compté mes heures toutes ces semaines, travaillant jour et nuit. J'étais fatigué, mais l'excitation de la campagne électorale me manquait.

Un jour, il faisait beau, je suis allé déjeuner dans un parc. Mon sandwich avalé, j'ai fermé les yeux. Ayant fait le vide en moi, j'ai ressenti un immense sentiment d'amour. À ce moment, le visage d'Elizabeth m'est apparu. J'ai sursauté : des enfants couraient en riant devant moi ; plus loin, un couple s'embrassait. J'avais l'impression qu'un tableau prenait vie sous mes yeux. Il me semblait qu'il existait un monde meilleur à côté duquel j'étais passé. J'ai regardé le ciel, un ciel bleu, magnifique, sans nuage. Le même bleu qu'un certain matin d'hiver, quand j'avais serré Elizabeth pour la dernière fois dans mes bras. Nous avions fait l'amour aux premières heures du jour. Nous nous étions blottis ensuite l'un contre l'autre sur le patio. Elizabeth pleurait parce que j'allais partir ; elle pleurait comme j'ai pleuré tout à coup. Une pensée m'a envahi que je n'arrivais plus à chasser : la femme avec laquelle je vivais n'était pas celle que j'aimais.

Je me suis précipité au journal, décidé à renouer avec Elizabeth. Je ne savais rien de sa vie actuelle, mais je pouvais compter sur les réseaux sociaux. J'ai contacté des personnes qui l'avaient connue. Quelques jours plus tard, j'avais son adresse mail. Après un ou deux échanges de circonstances, nous nous envoyions des messages de plus en plus enflammés, emplis de mélancolie, qui m'ont laissé croire que nous pouvions nous retrouver. Nos souvenirs, la nostalgie d'une jeunesse désormais derrière nous. Elizabeth était mariée, elle avait deux enfants. Un mari aimant qu'elle aimait en retour, disait-elle. J'ai fait la sourde oreille. Elle a moins écrit. J'ai compris que nous devions nous revoir. Elle s'est fâchée d'abord, puis a accepté avec réticence, pensant que cela n'arriverait pas.

Lorsque je suis rentré ce soir-là chez moi, j'ai trouvé l'appartement vide. Il y avait un mot, laissé sur la table de la cuisine à mon attention :

*Je te quitte. Sans doute est-ce toi qui m'as quitté, d'ailleurs : tu es tellement distant, depuis si longtemps. Je pars sans oser t'affronter, mais au moins ai-je le courage de te l'écrire. Toi, « l'écrivain », tu n'auras même pas su faire ça.*

Camille frappait là où ça faisait mal. Elle avait raison, pour notre couple et pour ma vocation. Je m'effondrais. Si j'étais prêt à la quitter, je ne supportais pas d'être abandonné. Pour un peu, tout à coup je l'aimais. Liz, cependant... Mon inconstance me désolait. Retrouver Elizabeth était une chimère, je m'y raccrochais néanmoins. Je m'étais laissé piéger par la vie. Je croyais m'échapper, je tombais dans un autre piège.

C'est à ce moment-là que mon père est tombé malade. Les médecins n'étaient guère optimistes. Quelques jours avant sa mort, j'étais avec lui dans sa chambre d'hôpital. L'esprit encore encombré du souvenir d'Elizabeth, je lui parlais des États-Unis, de mon désir d'y retourner peut-être. Il m'a pris la main et m'a fait signe de m'approcher. Il voulait se confier. Il avait beaucoup voyagé autrefois, en Europe, en Asie, et il avait vécu une partie de sa jeunesse au Moyen-Orient. Ses yeux brillaient à l'évocation de ces lieux dont il m'avait si souvent parlé et qu'il ne reverrait plus. Son regard s'est perdu dans le vague. Il m'a demandé de me rapprocher encore. « L'Amérique, tu l'as fait pour moi », m'a-t-il alors murmuré à l'oreille.